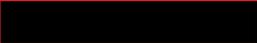


carto

LUCE

HISTOIRE
DE LA FEMME
EN POÉSIE

n25

Le chasseur abstrait éditeur



Le chasseur abstrait éditeur

12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com

chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-354-8

EAN : 9782355543548

Dépôt Légal : décembre 2015

Copyrights :

© 2015 Le chasseur abstrait éditeur

carto



corto

LUCE

HISTOIRE
DE LA FEMME
EN POÉSIE

n25

Le chasseur abstrait éditeur

(elle se penche)

Qu'est-ce qu'ils font ?
Ils *améliorent* la doctrine fasciste.
La poésie devient chanson.
La terre porte un drapeau.
L'ordre assure le pouvoir.
Voilà ce qu'ils font.
Et moi, qu'est-ce que je fais ?
Qu'est-ce que je peux faire ?
Voter comme aboient les chiens ?
Travailler, repeupler, combattre ?
La seule chose que je sais faire,
C'est travailler — et encore
Je travaille à ma manière.
Je sais baiser aussi, mais l'enfant
Je ne l'ai pas fait exprès.
La prochaine fois, je ferai gaffe.
Et si vous pensez m'utiliser
Dans un combat contre l'ennemi
De la patrie, épargnez-moi
Le meurtre de mon prochain.
Sinon, je ne fais rien de mal.
Je vis pour exister encore un peu.
J'aime la nature, les hommes

Et tout ce qui respire ici-bas.
Je ne sais pas pour vous mais moi
Ça m'occupe toute la journée.
Et la nuit je cauchemarde
A cause de votre télévision
Et de vos ministres fils de pute.
Ces viols de ma chair
Et de ma conscience nuisent
A mon sommeil de bonne femme.
Je réveille mon enfant
Et il crie lui aussi.
Il crie parce que je lui fais peur.
Mais comment lui expliquer
Que c'est votre peur
Qui nous empêche de dormir ?

(on entend la mer)

Je ne me sens pas seule pourtant.
Oh ce n'est pas l'enfant.
C'est tout le monde et la mer
Que nous avons atteinte
Pour en jouir avant de mourir.
Nous n'y reviendrons pas.
Une dernière fois la mer.

(elle pleure longtemps)

Le premier barreau était trop haut.
J'ai simplement levé la tête
Pour mesurer la différence.
On n'a pas tous la même chance.
Il faut hériter ou gagner.
Qu'est-ce qu'on devient
Quand on n'est pas héritier
Ni conquérant, ni veinard ?
Ni... fâcheux si je puis dire.

(elle sent la brise sur son visage)

Après le voyage à la montagne,
On nous a proposé la mer
Et des vagues à la place de la neige.
L'eau, toujours l'eau pour commencer
Et finir en beauté.
Maman me le disait en chantant.
Papa le disait aussi en fumant.
Je n'ai pas compris à quel point
On ne fait jamais ce qu'on veut.

(elle ramasse un coquillage)

Voici la première nuit de l'été.
La première au bord de la mer.
L'enfant dort à poings fermés.
Je n'ai pas encore crié.
Il faudra que je dorme.
Mais je me tiens éveillée
Pour ne pas céder au rêve.
On ne sait jamais ce qu'il réserve
Au lendemain et aux autres.
Je serai là en maillot de bain,
La peau dorée par le soleil,
Humant l'écume comme une bête
Qui ne voit pas plus loin
Que le bout de son nez.
C'est là toute mon attente.
Je n'ai jamais su attendre autrement.
Mais cette nuit je ne rêverai pas.
J'atteindrai cette roche
Au milieu de la mer, battue
Par les vagues noires et blanches,
Sans oiseaux pour crier,
Sans l'enfant pour jouer.
J'irai nager dans cette obscurité.

(elle réprime un frisson)

Je tente l'impossible.
C'est dans ma nouvelle nature.
Je l'ai compris à la montagne.
Le vent s'en prenait à mon visage.
Mon regard se troublait.
Je ne savais plus si c'était la nuit
Ou si le jour venait de commencer,
Mais j'étais seule au bord du vide
Et j'ai compris que l'existence
Consiste à ne pas exister avec vous.
Existe-t-il un autre monde ?

(elle jette le coquillage dans la mer)

Coquille vide de la poésie.
S'il s'agit de faire la guerre
A ceux qui ne comprennent pas
Que je ne suis rien dans ce monde,
Alors que mon enfant meure
Sur le champ, et vite, sans souffrance,
Cette nuit, et tant pis pour le rêve !

(elle laisse s'envoler son écharpe)

Nous n'avons jamais été que deux.
On nous a offert de tristes vacances
Dans le cadre d'un programme destiné
A nous rendre heureux malgré nous.
Voilà ce qui peut passer par la tête
D'un ministre qui fait de vieux os
A l'abri des besoins les plus simples.
Cette nuit j'irai toute nue vers cette roche.
J'ai toujours été fascinée par la pierre.
Celle-ci traverse l'eau verticalement.
J'irai gravir ses flancs moussus.
Mais l'eau ne me laissera pas tranquille.

*(elle s'agenouille, sa robe se mouille.
on entend mieux le bruit des vagues
qui finissent dans ses pieds)*

Mais pourquoi tuer l'enfant ?
Me direz-vous, ô mes juges.
Pourquoi ne pas le laisser vivre
Et croître avec les autres
De son espèce, pourquoi, Luce ?
Vous pensez que je ne saurai pas

Répondre à cette question idiote.
Mais j'ai toujours su qu'il était l'enfant
De mon désespoir et de ma hâte.
Je crois d'ailleurs qu'il est mort
Le jour où j'ai commencé à l'aimer.
Il n'y a pas de poésie plus sincère
Que ce cri demandant à rêver
Pour ne plus se sentir seul
Parmi les cadavres futurs.

(elle ôte sa robe, la voilà nue)

Maintenant que vous savez tout,
Je plonge pour ne plus revenir.
Je m'arrêterai sur cette roche
Pour prendre la mesure de ma folie.
Me voilà vidée de toute honte
Et de toute haine, de tout amour.
Je n'ai jamais conçu l'amour
Autrement — haine et honte
D'avoir franchi le cap de la jeunesse
Dans l'espoir de retrouver la trace
Laissée par les idéaux — folie !

(elle entre dans l'eau jusqu'à la taille)

Quelle peur fait de moi une femme ?
Ai-je bien tué mon enfant
Ou l'ai-je seulement rêvé ?
Il ne faut pas se retourner !
La roche est mon seul spectacle
Maintenant, là bas, environnée
De blanches vagues à l'écume noire.
J'ai encore rêvé de reculer,
Car il m'a semblé que je me trompais.
Mais l'eau me communique sa magie.
Dans quelle matière entrons-nous
Si elle n'est pas liquide à l'instar
De l'eau qui nous encercle ?
Si j'ai tué mon enfant je l'ai noyé.
Pourtant j'ai rêvé de l'étouffer là,
Contre mon sein, tout près du cœur.
Il n'y a rien comme le cœur
Pour adoucir la douleur.
Rien comme ce battement
Qui marque le temps mieux
Que l'horloge de nos savants.

*(maintenant
l'eau arrive sous son menton.
elle ne nage pas encore)*

Une fois j'ai traversé la rivière
De mon enfance, à gué la rivière
De l'enfant que je n'ai pas su rester.
De l'autre côté, on riait et le pommier
Était secoué par de solides garçons.
J'en avais la chatte tout excitée.
Je m'en souviens comme si c'était hier.
Personne ne m'avait tuée ni songé
A le faire — pourtant la guerre
Sillonnait nos champs, tuait nos bêtes.
Ma chatte réclamait sa part de bonheur
Et pourtant, je n'étais qu'une enfant.
Je m'en souviens comme si je mentais
A propos de ce que je vis en ce moment.
Ma chatte mouillée et toutes ces queues
Qui frémissaient à la pensée d'une victoire
Sur le destin — pauvres que nous étions !

*(elle commence à nager.
elle se plaint)*

L'eau est froide tout à coup !
On ne sait jamais avec ces courants.
Les uns vous réchauffent comme l'amour,
Les autres vous glacent comme la mort.
La voilà bien la mer dont je rêvais !

Et je n'étais déjà plus une enfant.
La chatte moins attentive à l'effort
Nécessaire de la part du baiseur.
Voilà à quoi je pense tout en nageant !
Je ne sens plus ma chatte ni mes seins.
L'eau est noire, muette comme le mensonge,
Enorme, douce à la fois, menaçante.
Elle est tout ce que je tente de fuir
Dans l'attente de rencontrer la roche.
Du coup le ciel a disparu, la nuit
Ne l'éclaire plus, le clapotis me prive
De toute perspective, signe avant-coureur
De la noyade ou je me trompe.
Je ne sais même plus où je suis,
Où est la roche, si je m'éloigne,
Si je suis emportée, si c'est le vent
Ou la seule force de l'eau, de la mer.
Gardons-nous de ne pas mourir
Avant d'avoir joui des effets de la roche
Sur notre esprit en proie à l'angoisse.
Le coquillage y est vivant, le crustacé
Y dort, êtres de l'ombre et des surfaces
Qui affleurent le ciel et ses signaux.
Je sens que je vais devenir obscure.
Telle est l'excuse de la poésie
Aux paresseux qui cherchent des accords
Pour accompagner leur ignorance

Du phénomène — voyez comme je nage
Sans effort maintenant que je suis morte !

(elle flotte sur le dos)

Il n'y a rien comme la solitude
Et la nuit pour vous emporter
A l'horizon le plus proche de vous-même.
Mes seins hors de l'eau ont froid.
L'eau clapote entre mes cuisses
Et je me souviens que je suis chatte
Aussi bien qu'esprit en phase
Avec le monde et ses habitants — poésie
De la tentation, mon amie, et non pas
De l'intention comme tu le croyais
Tout à l'heure en te jetant à l'eau.
J'ai besoin d'une bite pour en rire.
Mais le ciel s'obscurcit, il va pleuvoir.
La brise se rafraîchit, l'eau s'agite,
Monte, me couvre, me retourne,
M'aplatit contre la roche, je glisse.
Mes mains ne peuvent rien saisir.

(elle pousse un cri affreux)

Ce n'est pas moi, ça ! Poésie !
Je ne me ressemble plus, Moi !
J'ai l'air d'un chiffon dans le lavoir.
L'eau forme des bulles blanches.
Le sel, je ne l'avais pas senti jusque-là.
Il me donnera soif, terriblement soif.
Il faut que je trouve une aspérité.
Mais ce ne peut être qu'une rencontre.
La poésie me l'a enseigné ! Mais voyons,
Je ne suis pas en train d'écrire !
J'ai décidé de mourir parce que ma vie
N'entre plus dans mon existence
Comme la queue dans la chatte.
O que ma langue est ordinaire !
Est-ce ainsi chaque fois qu'on meurt ?
La langue ne se fait plus belle.
Elle revient à sa nature de lien
Entre les inventeurs de sa croissance.
Mais comment parler de ce désir
D'être tranchée par une belle bite ?
Est-ce que Racine nous en dit un mot
Plus haut que l'autre ? — poésie,
Je ne veux pas mourir sans le dire.

*(elle se débat,
arrache des algues
forme l'écume)*

Puis-je me laisser emporter
Par je ne sais quelle force liquide,
Peut-être la trace d'une baleine
Ou le vent qui descend sur moi
Pour m'empêcher de parler aux morts ?

*(elle se calme lentement,
retrouve sa respiration.
une de ses mains accroche
une aspérité rocheuse)*

Sauvée ! Pour l'instant, car
Je n'ai pas renoncé à mourir.
Comme Pétrone je mesure
Cette distance sans retour possible.
Mais le temps ne s'arrête jamais.
Alors pourquoi grimper sur ce rocher,
Ce vulgaire rocher qui a toujours été là
Et qui survivra à ce que j'appelle poésie ?
Je hisse mon corps blessé, sanglant.
Je me plie aux contraintes que la forme
Du rocher impose à mes membres.
Puis ma tête se repose et réfléchit.
Je suis étendue, la chatte en l'air,
Face à la nuit et à la pluie.
Pourquoi ne pas ramener sur le rivage

Cette effusion de sensations, de pensées ?
Pourquoi ne pas redonner vie
A l'enfant que j'ai laissé aux soins
Du croquemort et de la justice ?

*(elle s'assoit,
instable sur la roche)*

Je n'avais pas été si loin dans la montagne.
Peut-être à cause du froid qui me paralysait.
Ce n'est plus le même froid, celui
De la mer et de la poésie qui m'emporte.
Ici, pas de douleur à l'intérieur,
Pas de douleur prenant racine au fond de moi.
C'est une douleur de surface, un frisson
De sang et de sueur, une contraction
Nécessaire à l'équilibre sans quoi
Je tombe à l'eau et cette fois je me noie.
J'attendrai la pointe du jour, qu'elle s'enfonce
Dans ce qui me reste de jugeote.
On me verra peut-être depuis le rivage.
A moins que je ne sois poisson.
Qui s'étonne de voir le poisson dans l'eau
A une heure aussi matinale ? Personne.
Mais la femme nue et sanglante sur un rocher ?
Qui ne vient pas à son secours pour la baiser ?

Mon enfant n'est peut-être pas mort.
Je n'ai pas serré son cou assez longtemps.
Je ne me souviens pas d'avoir attendu
Qu'il cesse de respirer, sa langue sur mon téton
Et ses petits pieds sur mon ventre, battant.

(elle tente de se mettre debout)

Il faut que j'y retourne.
Je dois l'achever si ce n'est déjà fait.
On ne me surprendra pas à cette heure.
Je vois le rivage d'ici — à moins
Que ce soit l'horizon — attention
A revenir ! L'horizon est trompeur
Quand on ne l'a jamais atteint.
Je vais trop vite en besogne.
Je finirai par me le reprocher
Et toute cette histoire fondra
Comme le sel dans l'eau.

*(elle plonge,
s'embrouille au fond de l'eau
ne remonte pas)*

Mais je ne suis pas un cristal soluble.
Je marche à l'envers ou c'est du sable
Que ma tête rencontre dans le noir
Et la tranquille agitation des profondeurs ?
Ma bouche s'est fermée et ne veut plus s'ouvrir.
Mes narines ne font pas autre chose.
Je ne veux pas mourir comme ça,
Par accident. Je ne veux pas mourir
Si mon enfant est encore en vie.
Il faut que je trouve cette force.
Revenir au rivage, me raisonner,
Saisir le cou de l'enfant, le serrer
Cette fois avec toute la conviction
Que ma propre mort m'inspire.
Mais je suis sous l'eau avec les poissons.
Je serai morte quand je me mettrai
A flotter comme un matelas, moi !
Qui n'ai vécu que pour le dire.

(elle ouvre enfin la bouche)

Aucune douleur... je ne rêve pas.
L'enfant est vivant ou il est mort.
Je ne le saurai jamais, je n'en parlerai
A personne et je l'oublierai
Par la force des choses — les choses

Qui ont peuplé mon existence de guignarde.
Pas de souffrance... on dirait
Que mon corps s'apprête à flotter.
J'aurais bientôt la tête hors de l'eau,
Mais pour ce qui est de respirer, tintin !
On m'oubliera, même l'enfant
S'il n'est pas mort, mais il mourra.
Ce sera ma seule idée de la Justice :
Tout le monde meurt, personne ne survit
Assez longtemps pour épater la science.
Après la connaissance, le néant.
Et rien après le néant parce que le néant
C'est l'après — et non pas le futur.

(un dernier spasme la secoue)

Cette fois je crois bien que c'est fini.
Le soleil revient sous la pluie.
Comme ces gouttes me rassemblent !
Je ne suis plus moi, je n'ai jamais eu d'enfant,
Ma chatte n'a jamais existé, ni l'homme,
Ni même la poésie. *Je suis ce que je ne suis pas.*

.....

A l'hôtel, on sort discrètement le corps de l'enfant et on l'enfourne dans une ambulance. Et sur le rivage, on utilise des jumelles pour examiner la surface de l'eau. Il ne se passe jamais rien d'autre. Et pourtant, tout recommence. Il n'y a pas d'origine et pas de fin. Il n'y a qu'un théâtre et des comédiens. Et personne dans la salle.

LUCE

*Un jour avant de se jeter à l'eau...
de ce poème.*



www.lechasseurabstrait.com
chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-354-8
EAN : 9782355543548

Dépôt Légal : décembre 2015

carto



Prix: 10 €

